

Tibet martyr souriant, par Roger-Pol Droit

LE MONDE DES LIVRES | 08.03.01

Que sont devenus ceux qui osèrent combattre la domination chinoise ? Comment l'histoire des relations internationales a-t-elle conduit à cette longue occupation dans l'indifférence presque générale ? Quelle fut l'image du Tibet dans la culture occidentale ?

ET QUE RIEN NE TE FASSE PEUR...

Le combat d'une princesse tibétaine (Sorrow Mountain)

d'Ani Patchèn et Adelaide Donnelley. Traduit et adapté de l'anglais par Carisse Busquet, Nil Editions, 330 p., 139 F (21,19).

TIBET LE PAYS SACRIFIÉ (The Fate of Tibet) de Claude Arpi.

Traduit de l'anglais par Claude B. Levenson, préface du Dalai-lama, Calmann-Lévy, 326 p., 140 F (21,34).

LE TIBET DE LA MÉMOIRE de Michel Faucheux. Ed. Philippe Lebaud, 232 p., 128 F (19,51).

On connaît cette vieille histoire de l'homme en croix à qui l'on demande s'il souffre et qui répond : " *Oui, mais seulement quand je ris.* " Si la croix n'était pas indissociablement liée à l'histoire du christianisme, ce pourrait être une histoire bouddhiste. Et particulièrement tibétaine. Aucun peuple en effet ne se trouve aujourd'hui dans la situation d'écrasement et de joie mêlés qui caractérise les Tibétains. Du côté de l'écrasement : le pays occupé et dominé par la Chine depuis 1950, les monastères détruits, l'économie défaite, l'avenir assombri par les colonies chinoises de peuplement, la chape de plomb de la terreur pesant sur la résistance intérieure, l'indifférence internationale à peu près constante, en tout cas dans la

réalité des politiques étatiques et des pressions diplomatiques. Du côté de la joie : la sérénité jamais perdue, l'espoir toujours résolument tenace, la ferveur secrète habitant le pays malgré les coups, l'organisation des réfugiés en Inde, en Europe, aux Etats-Unis, la sympathie des opinions de par le monde, la survivance, voire l'expansion, en exil, des croyances et des pratiques millénaires du bouddhisme tibétain. La difficulté ne réside pas dans ce constat, simple à effectuer. Ce qui est déroutant, c'est de comprendre combien ces deux faces ne sont pas disjointes. Elles ne cessent de coexister constamment. Au point qu'elles paraissent presque parfois se fondre, pour ne plus former qu'une seule réalité douce-amère.

On s'en rend compte en lisant le récit de la vie d'Ani Patchèn. Cette femme courageuse fut successivement princesse, nonne bouddhiste, chef de groupe armé, prisonnière des Chinois pendant plus de vingt ans, longuement torturée avant d'être condamnée aux travaux forcés. Elle parviendra à fuir Lhassa et à traverser à pied les Himalaya, à cinquante-six ans, en rassemblant toute l'énergie d'un corps presque épuisé par une vie de souffrances. Elle habite et prie depuis une dizaine d'années à Dharamsala, en Inde, auprès du Dalaï-lama. L'écrivain Adelaide Donnelley l'a fait parler, et a composé ensuite un texte où se combinent les propos authentiques et des sources diverses. Le résultat aurait pu paraître artificiel. C'est un texte admirable, un de ceux, très rares, qui donnent le sentiment de rencontrer véritablement un univers humain différent de celui qui est habituellement le nôtre. Ce livre n'est pas seulement un témoignage sur la résistance, physique et spirituelle, des Tibétains à l'occupation chinoise. Il est aussi comme une voie d'accès à une forme particulière d'organisation des pensées et des émotions.

Quand la jeune fille découvre que, malgré son choix de devenir nonne,

son père a décidé d'arranger pour elle un mariage sans lui en parler, elle prend la fuite avec un vieux serviteur. A son retour, ses parents ont compris, et elle fera comme si rien n'était. Cette première rébellion inaugure une longue série. Cet extraordinaire mélange d'action radicale et d'humble douceur marque toute la vie d'Ani Patchèn. Comme une inflexible faiblesse. Ce qu'il y a de profondément émouvant dans ces pages tient aussi au fait que l'héroïne n'est pas héroïque tout le temps : il lui arrive d'éclater en sanglots, ou d'avouer par exemple qu'elle ne parvient pas entièrement à ne plus en vouloir aux Chinois. Elle porte sur elle-même un regard d'une lucidité sans tache, et pas dénué d'humour. De la ténacité sans rien de crispé, du courage dépourvu de tout sentiment de supériorité. Une manière simple de traverser l'horreur sans défaillir, un léger sourire aux lèvres sous les larmes, peut-être est-ce cela aussi la voie bouddhiste.

Encore faut-il comprendre comment le Tibet en est arrivé à cette situation. Pour saisir par quels cheminements de la politique internationale, du XVIIIe siècle à nos jours, ce pays qui fut solide et souverain s'est retrouvé isolé et affaibli, il convient de lire le livre de Claude Arpi. L'ouvrage est remarquablement documenté, et parfois aride comme un sentier himalayen. On y découvre les méandres d'une histoire très compliquée, faite de luttes intestines autant que de conflits extérieurs, où il se peut que les Tibétains aient appris que le pire peut arriver mais ne dure pas toujours. On apprend également en lisant Claude Arpi combien le Tibet a sous-estimé, au XXe siècle, la nouveauté et la puissance du monde moderne. Cette ignorance et les erreurs d'appréciation qui lui sont liées ont contribué à l'affaiblissement du pays qui a conduit à son invasion. Aujourd'hui, une étrange lutte de civilisation se mène sur le Toit du monde : Lhassa, la ville mythique, la Jérusalem d'Asie, est couverte de constructions en

béton, de baraquements modernes et de bordels innombrables. Suffira-t-il que le temps passe, dans l'indifférence générale ? Dans quelques générations, les habitants du Tibet, qui se prosternent aujourd'hui devant des cadres vides parce que les images du Dalai-lama leur sont interdites, auront-ils tout oublié ?

Le risque existe. Nul ne saurait tout à fait l'écartier. Il paraît faible. Car le Tibet vit dans les têtes, un peu partout dans le monde, d'une manière impossible à extirper, comme le montre l'intéressant ouvrage de Michel Faucheux. En contrepoint de la situation contemporaine, il a choisi de retracer quelques-unes des principales étapes de la découverte de la culture tibétaine par les Occidentaux, du Moyen Age à nos jours. Cela nous vaut la description, haute en couleur, d'un bon nombre de folles équipées. Missionnaires, linguistes, cartographes, explorateurs patentés, aventuriers éperdus s'épuisent dans les tempêtes de neige et le rêve d'atteindre Lhasa, longtemps interdite, sacrée, protégée, fermée à tout étranger. On voit progressivement se constituer le mythe d'un centre secret du monde : sous le Potala, le palais des dalai-lamas, se trouveraient une grotte immense, un lac sacré, des archives originaires possédant le fin mot de toutes les énigmes où nous nous empêtrons. D'autres ont imaginé que le Tibet renferme en quelque vallée inaccessible l'assemblée invisible des sages gouvernant le cours du monde.

On peut sourire de ces délires. Se contenter de hausser les épaules. On peut aussi s'interroger sur leur signification possible. Il apparaît alors que le Tibet n'est pas simplement un haut plateau perdu dans les neiges. C'est également un pays insituable, un des noms de l'autre versant de la réalité, celui où l'on ne parvient jamais et qui porte à continuer sans cesse. C'est pourquoi les destructions et les menaces n'en viendront jamais à bout. Rêve de l'âme et rendez-vous des

psychonautes, il est impossible à tenir militairement. On évitera d'en tirer la conclusion que pour le libérer il n'y a rien à faire.

de Roger - Pol Droit

© **Le Monde** 2001